

**16**

**PANORAMA**  
SOLUS LOCUS

**Le Fresnoy**  
**Studio national des arts contemporains**

# PANORAMA 16

## SOLUS LOCUS

Rendez-vous annuel de la création au Fresnoy

L'exposition *Panorama 16* s'annonce déjà comme la plongée dans un monde parallèle, qui scrute le nôtre avec une rigueur plastique et une inspiration technologique affranchies de toute certitude acquise. Cinquante-et-un artistes ont conçu chacun une œuvre dans l'enceinte collective des studios de production du Fresnoy. Chacune de ces œuvres viendra trouver sa place à l'échelle du lieu : deux nefs, cernées de coursives et d'une mezzanine offrant des perspectives inattendues sur un cœur nouveau, suite composée d'objets tangibles et de sujets immatériels, de sculptures et de projections, dévoilés par la déambulation. Un montage de creux et de pleins qui n'efface jamais l'architecture même du territoire arpenté. Au contraire : une scénographie (composée par Ramy Fischler) qui assume les apports entre les œuvres d'aujourd'hui et l'édifice, temple de verre et de métal, lieu de mémoire et d'histoire (celle des expositions passées, mais aussi celle de sa fondation – un établissement de distraction populaire créé au début du XX<sup>e</sup> siècle).

*«Achevant, à la suite de Canterel, la traversée de l'esplanade, tous descendimes, au milieu de riches pelouses, une rectiligne allée de sable jaune en pente douce qui, devenant avant peu horizontale, s'élargissait tout à coup pour entourer, ainsi qu'un fleuve une île, certaine haute cage de verre, pouvant recouvrir rectangulairement dix mètres sur quarante».*

Sous-titre de *Panorama 16*, «Solus Locus» ne fait pas qu'inverser les termes du célèbre livre labyrinthique de Raymond Roussel (*Locus Solus*) publié en 1914 et cité ci-dessus. Elle retourne l'idée d'un lieu unique pour en faire jaillir toute la multiplicité souterraine. Les œuvres sont solitaires, mais le projet est commun. Un écart paradoxal qu'il s'agira d'étayer, à l'image de l'inventeur Martial Canterel, qui, «à l'abri des agitations de Paris», dévoilait, au regard de ses hôtes, des assemblages passionnants, interrogations plastiques muables et ingénieuses montrées *in situ* le long de ce qui avait tout l'air d'une exposition, sans en porter volontairement le nom. Ces merveilles magnétiques seront bien présentes au Fresnoy à entendre les mots choisis par les artistes eux-mêmes dans leurs discours et leurs notes de travail : mythologies, itérations, métamorphoses, chutes, ondes cérébrales, shamanisme, nombre d'or, hallucinations, morphing, fétiches, présences fantomatiques, bigbang et autres terres utopiques. Sans omettre les références explicites au *Marienbad* d'Alain Resnais ou au *2001* de Stanley Kubrick (un goût pour le cinéma et pour son médium originel : la pellicule). Ces récurrences définissent une homogénéité dans la plus vertigineuse des singularités, comme un fil rouge incertain transformant l'éparpillement premier en une expérience à la structure secrète mais réelle. Un «Solus Locus» contemporain qui n'est pas l'éviction du monde, mais un regard de biais sur les lignes de tension et de fuite qui le rendent incroyablement complexe, désirable, instable (politiquement / socialement / spirituellement). En somme perpétuellement en devenir.

Les artistes ont créé chacun une œuvre qui, par essence, dépasse leur entendement, et par bien des aspects le nôtre, étonné, de tant de machines célibataires et de films-monde qui nous font voyager du Chili au Kirghizstan, des bassins miniers du Nord-Pas de Calais à l'Autriche, d'une ville fantôme de Pologne aux toits de Tanger, de Taïwan au Gujarat en passant par la dense forêt colombienne, les maisons secrètes finlandaises ou les rues grecques couvertes de graffitis – sans compter les territoires désignés comme possibles, et sans nom. Autant d'œuvres originales qui cristallisent une interrogation nouvelle, tout en prolongeant en leur sein un geste assumé, intérieur, plus archaïque, venu de loin : une aspiration enfouie et tenace. Pas étonnant alors que beaucoup d'artistes, tentant de formuler d'où ils viennent, citent volontiers des espaces littéraires où leurs obsessions s'étoffent et se régénèrent. Des espaces sans images et sans sons, qui captivent par leur silence, intriguent par la puissance abstraite qu'ils dégagent et par leur incapacité ontologique à être représentés (Foucault, Michaux, Bachelard, Derrida, Rousseau, Hugo, Breton, Lispector, Pauwels, Borgès). Mais au fond qui lit quoi ? Qui lit qui ? Qui relie quoi ? Lectures et relectures sont au cœur d'un grand dispositif qui contrarie la perception habituelle que l'on a du réel, au profit d'une nouvelle matière, parfois même d'une nouvelle transcendance. Au commissaire, qui découvre tout cela en train de s'élaborer et de se construire, de proposer des rapprochements, permettant audace et vacillement, transgression et affirmation, affrontements et ressemblances.

Réunies dans l'espace du Fresnoy, ces œuvres entament un dialogue murmuré, qui est le contraire d'un dialogue clamé et médiatique. Une assemblée c'est une présence contre une présence. Une exposition comme celle de *Panorama* c'est une présence contre un souvenir. Une désarticulation constante qui est propre à la jeunesse : sauvage, certes, mais avec beaucoup de solennité.

*«Puis Canterel, annonçant que tous les secrets de son parc nous étaient maintenant connus, reprit le chemin de la villa, où bientôt un gai dîner nous réunit tous.»*

C'est sur ce tous que j'avais également le désir de terminer ce texte.

**Mathieu Orléan**

Commissaire de *Panorama 16*